

## SEQUENCE 1 : LA PRINCESSE DE CLEVES

### TEXTE 1 : LE PORTRAIT DE MLLE DE CHARTRES

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance. Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

## SEQUENCE 1 : LA PRINCESSE DE CLEVES

### TEXTE 2 : LES RECOMMANDATIONS D'UNE MERE

Madame de Chartres empira si considérablement, que l'on commença à désespérer de sa vie ; elle reçut ce que les médecins lui dirent du péril où elle était, avec un courage digne de sa vertu et de sa piété. Après qu'ils furent sortis, elle fit retirer tout le monde, et appeler madame de Clèves.

– Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle, en lui tendant la main ; le péril où je vous laisse, et le besoin que vous avez de moi, augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour monsieur de Nemours ; je ne vous demande point de me l'avouer : je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination ; mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connaissez que trop présentement ; vous êtes sur le bord du précipice : il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez ce que vous devez à votre mari ; songez ce que vous vous devez à vous-même, et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise, et que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage, ma fille, retirez-vous de la cour, obligez votre mari de vous emmener ; ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles, quelque affreux qu'ils vous paraissent d'abord ; ils seront plus doux dans les suites que les malheurs d'une galanterie. Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber comme les autres femmes ; mais si ce malheur vous doit arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en être pas le témoin.

*Mme de La Fayette, La Princesse de Clèves, 1678*

Ne me contraignez point, lui dit-elle, de vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour.

- Que me faites-vous envisager, madame, s'écria M. de Clèves. je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser.

M<sup>me</sup> de Clèves ne répondit point; et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé :

-Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas.

- Eh bien, monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour ou si j'avais encore M<sup>me</sup> de Chartres pour aider à me conduire.

Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent, du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on en a jamais eu; conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore, si vous pouvez.

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jeta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant :

- Ayez pitié de moi vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne; et pardonnez si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je dois à un procédé comme le vôtre.

TEXTE 4 : L'INNOCENCE DE CECILE VOLANGE

Lettre III

*CECILE VOLANGES A SOPHIE CARNAY AUX URSULINES DE...*

Je ne sais encore rien, ma bonne amie. Maman avait hier beaucoup de monde à souper. Malgré l'intérêt que j'avais à examiner, les hommes surtout, je me suis fort ennuyée. Hommes & femmes, tout le monde m'a beaucoup regardée, & puis on se parlait à l'oreille ; & je voyais bien qu'on parlait de moi : cela me faisait rougir ; je ne pouvais m'en empêcher. Je l'aurais bien voulu, car j'ai remarqué que quand on regardait les autres femmes, elles ne rougissaient pas ; ou bien c'est le rouge qu'elles mettent, qui empêche de voir celui que l'embarras leur cause ; car il doit être bien difficile de ne pas rougir quand un homme vous regarde fixement.

Ce qui m'inquiétait le plus était de ne pas savoir ce qu'on pensait sur mon compte. Je crois avoir entendu pourtant deux ou trois fois le mot de *jolie* ; mais j'ai entendu bien distinctement celui de *gauche* ; & il faut que cela soit bien vrai, car la femme qui le disait est parente & amie de ma mère ; elle paraît même avoir pris tout de suite de l'amitié pour moi. C'est la seule personne qui m'ait un peu parlé dans la soirée. Nous souperons demain chez elle.

J'ai encore entendu, après souper, un homme que je suis sûre qui parlait de moi, & qui disait à un autre : « Il faut laisser mûrir cela, nous verrons cet hiver. » C'est peut-être celui-là qui doit m'épouser ; mais alors ce ne serait donc que dans quatre mois !

*Les Liaisons dangereuses, Choderlos de Laclos, 1782*

TEXTE 5 : UN INDIVIDU PARVENU

L'encens répandait une odeur fine de benjoin, et sur l'autel le sacrifice divin s'accomplissait, l'Homme-Dieu, à l'appel de son prêtre, descendait sur la terre pour consacrer le triomphe du baron Georges Du Roy.

Bel-Ami, à genoux à côté de Suzanne, avait baissé le front. Il se sentait en ce moment presque croyant, presque religieux, plein de reconnaissance pour la divinité qui l'avait ainsi favorisé, qui le traitait avec ces égards. Et sans savoir au juste à qui il s'adressait, il la remerciait de son succès.

Lorsque l'office fut terminé, il se redressa, et, donnant le bras à sa femme, il passa dans la sacristie. Alors commença l'interminable défilé des assistants. Georges, affolé de joie, se croyait un roi qu'un peuple venait acclamer. Il serrait des mains, balbutiait des mots qui ne signifiaient rien, saluait, répondait aux compliments :

« Vous êtes bien aimable. »

Soudain, il aperçut Mme de Marelle ; et le souvenir de tous les baisers qu'il lui avait donnés, qu'elle lui avait rendus, le souvenir de toutes leurs caresses, de ses gentilleses, du son de sa voix, du goût de ses lèvres, lui fit passer dans le sang le désir brusque de la reprendre. Elle était jolie, élégante, avec son air gamin et ses yeux vifs. Georges pensait : « Quelle charmante maîtresse, tout de même. »

*Bel ami* de Guy de Maupassant (1885)

TEXTE 6 : UN INCIPIT SUSPENSIF

Je m'appelle Brodeck et je n'y suis pour rien. Je tiens à le dire. Il faut que tout le monde le sache. Moi je n'ai rien fait, et lorsque j'ai su ce qui venait de se passer, j'aurais aimé ne jamais en parler, ligoter ma mémoire, la tenir bien serrée dans ses liens de façon à ce qu'elle demeure tranquille comme une fouine dans une masse de fer. Mais les autres m'ont forcé : « Toi, tu sais écrire, m'ont-ils dit, tu as fait des études. » J'ai répondu que c'étaient de toutes petites études, des études même pas terminées d'ailleurs, et qui ne m'ont pas laissé un grand souvenir. Ils n'ont rien voulu savoir : « Tu sais écrire, tu sais les mots, et comment on les utilise, et comment aussi ils peuvent dire les choses. Ça suffira. Nous on ne sait pas faire cela. On s'embrouillerait, mais toi, tu diras, et alors ils te croiront. Et en plus, tu as la machine." La machine, elle est très vieille. Plusieurs de ses touches sont cassées. Je n'ai rien pour la réparer. Elle est capricieuse. Elle est éreintée. Il lui arrive de se bloquer sans m'avertir comme si elle se cabrait. Mais cela, je ne l'ai pas dit car je n'avais pas envie de finir comme l'Anderer. Ne me demandez pas son nom, on ne l'a jamais su. Très vite les gens l'ont appelé avec des expressions inventées de toutes pièces dans le dialecte et que je traduis : Vollaugä – Yeux pleins – en raison de son regard qui lui sortait un peu du visage ; De Murmelnër — le Murmurant – car il parlait très peu et toujours d'une petite voix qu'on aurait dit un souffle ; Mondlich. – Lunaire — à cause de son air d'être chez nous tout en n'y étant pas ; Gekamdörhin – celui qui est venu de là-bas.

*Le Rapport de Brodeck*, Philippe Claudel (2006)

TEXTE 1 : LA REVANCHE DE DON ALPHONSE

**DON ALPHONSE.**

Je sais fort bien qui vous êtes, mais je sais aussi où vous êtes. Vous êtes la fille du pape, mais vous n'êtes pas à Rome ; vous êtes la gouvernante de Spolète, mais vous n'êtes pas à Spolète ; vous êtes la femme, la sujette et la servante d'Alphonse, duc de Ferrare, et vous êtes à Ferrare !

*DONA LUCREZIA, toute pâle de terreur et de colère, regarde fixement le duc et recule lentement devant lui, jusqu'à un fauteuil où elle vient tomber comme brisée.*

**DON ALPHONSE.**

— Ah ! cela vous étonne, vous avez peur de moi, madame, jusqu'ici c'était moi qui avais peur de vous. J'entends qu'il en soit ainsi désormais, et pour commencer, voici le premier de vos amants sur lequel je mets la main, il mourra.

*DONA LUCREZIA, d'une voix faible.*

Raisonnons un peu, don Alphonse. Si cet homme est celui qui a commis envers moi le crime de lèse-majesté, il ne peut être en même temps mon amant...

**DON ALPHONSE.**

Pourquoi non ? Dans un accès de dépit, de colère, de jalousie ! car il est peut-être jaloux aussi, lui. D'ailleurs, est-ce que je sais, moi ? Je veux que cet homme meure. C'est ma fantaisie. Ce palais est plein de soldats qui me sont dévoués et qui ne connaissent que moi. Il ne peut échapper. Vous n'empêchez rien, madame. J'ai laissé à votre altesse le choix du genre de mort, décidez-vous.

*DONA LUCREZIA, se tordant les mains.*

O mon Dieu ! ô mon Dieu ! ô mon Dieu !

**DON ALPHONSE.**

Vous ne répondez pas ? Je vais le faire tuer dans l'antichambre à coups d'épée. Il va pour sortir, elle lui saisit le bras.

**DONA LUCREZIA.**

Arrêtez !

**DON ALPHONSE.**

Aimez-vous mieux lui verser vous-même un verre de vin de Syracuse ?

**DONA LUCREZIA.**

Gennaro !

**DON ALPHONSE.**

Il faut qu'il meure.

TEXTE 2 : LA MORT DE MÉDÉE

*Médée vit avec la nourrice dans une roulotte, à l'écart de Corinthe. Lorsqu'elle apprend son exil par Créon, et son rejet par Jason, elle décide d'être elle-même, de céder à la folie meurtrière.*

[...] *Des flammes ont jailli de partout, elles entourent la roulotte. Jason entre rapidement à la tête des hommes armés.*

**JASON**, *s'arrête*

Où sont les enfants ?

**MÉDÉE**

Demande-le-toi une seconde encore que je regarde bien tes yeux.

*Elle lui crie.*

Ils sont morts, Jason ! Ils sont morts, égorgés tous les deux, et avant que tu aies pu faire un pas, ce même fer va me frapper. Désormais j'ai recouvré mon sceptre, mon frère, mon père et la toison du bélier d'or est rendue à la Colchide : j'ai retrouvé ma patrie et la virginité que tu m'avais ravies ! Je suis Médée, enfin, pour toujours ! Regarde-moi avant de rester seul dans ce monde raisonnable, regarde-moi bien Jason ! Je t'ai touché avec ces deux mains-là, je les ai posées sur ton front brûlant pour qu'elles soient fraîches et d'autres fois brûlantes sur ta peau. Je t'ai fait pleurer, je t'ai fait aimer. Regarde-les, ton petit frère et ta femme, c'est moi. C'est moi ! C'est l'horrible Médée ! Et essaie maintenant de l'oublier !

*Elle se frappe et s'écroule dans les flammes qui redoublent et enveloppent la roulotte. Jason arrête d'un geste les hommes qui allaient bondir et dit simplement.*

**JASON**

Oui, je t'oublierai. Oui, je vivrai et malgré la trace sanglante de ton passage à côté de moi, je referai demain avec patience mon pauvre échafaudage d'homme sous l'œil indifférent des dieux.

*MÉDÉE, Jean Anouilh, (1946)*

TEXTE 3 : ANDROMAQUE OU L'INJUSTE HERMIONE

**HERMIONE**

Tais-toi, perfide,

Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.

Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,

Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.

Barbare, qu'as-tu fait ? Avec quelle furie

As-tu tranché le cours d'une si belle vie !

Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,

Sans que tout votre sang se soulevât pour lui ?

Mais parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre ?

Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?

Qui te l'a dit ?

**ORESTE**

O Dieux ! Quoi ? ne m'avez-vous pas

Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

**HERMIONE**

Ah ! Fallait-il en croire une amante insensée ?

Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ?

Et ne voyais-tu pas dans mes emportements

Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments ?

Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire ?

N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ?

Toi-même avant le coup me venir consulter,

Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?

TEXTE 4 : LE DESTIN DE PHEDRE

PHÈDRE

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée  
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,  
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi ;  
Athènes me montra mon superbe ennemi :  
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;  
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;  
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;  
Je sentis tout mon corps et transir et brûler :  
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,  
d'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables !  
Par des vœux assidus je crus les détourner :  
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;  
De victimes moi-même à toute heure entourée,  
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :  
D'un incurable amour remèdes impuissants !  
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens !  
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,  
J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,  
Même au pied des autels que je faisais fumer,  
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.  
Je l'évitais partout. O comble de misère !

*Phèdre*, Acte I, scène 3, (vers 269 à 288), Racine (1677)

TEXTE 5 : L'IMPOSSIBLE AVEU DE PHEDRE

**PHEDRE**

C'est moi, Prince, c'est moi, dont l'utile secours  
Vous eût du Labyrinthe enseigné les détours.  
Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !  
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :  
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,  
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher,  
Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue  
Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

**HIPPOLYTE**

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous  
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

**PHEDRE**

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,  
Prince ? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire ?

**HIPPOLYTE**

Madame, pardonnez. J'avoue, en rougissant,  
Que j'accusais à tort un discours innocent.  
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue,  
Et je vais...

**PHEDRE**

Ah ! cruel, tu m'as trop entendue !  
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.  
Eh bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur.  
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,  
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,

TEXTE 6 : L'IMPOSSIBLE AVEU DE PHEDRE

**HIPPOLYTE**

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,  
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.  
Je confesse à vos pieds ma véritable offense :  
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.  
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis ;  
La fille de Pallante a vaincu votre fils.  
Je l'adore, et mon âme, à vos ordres rebelle,  
Ne peut ni soupirer ni brûler que pour elle.

**THÉSÉE**

Tu l'aimes ? Ciel ! Mais non, l'artifice est grossier ;  
Tu te feins criminel pour te justifier.

**HIPPOLYTE**

Seigneur, depuis six mois je l'évite, et je l'aime.  
Je venais, en tremblant, vous le dire à vous-même.  
Hé quoi ! de votre erreur rien ne vous peut tirer ?  
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer ?  
Que la terre, le ciel, que toute la nature...

**THÉSÉE**

Toujours les scélérats ont recours au parjure.  
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,  
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

**HIPPOLYTE**

Elle vous paraît fausse et pleine d'artifice  
Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

**THÉSÉE**

Ah ! que ton impudence excite mon courroux !

TEXTE 1 : LA BARBARIE

EXPLICATION LINEAIRE N °1 – P. 56-58 (L. 120-143) - **LIVRE I, CHAPITRE XXXI : "DES CANNIBALES"**

*La découverte du Nouveau Monde en 1492 et celle de populations jusque-là ignorées donnent l'occasion à Montaigne de s'interroger sur le sens du mot « barbare ».*

**Livre I , chapitre 31 « Des cannibales » ( extrait : orthographe modernisée)**

*Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté ; sinon que, chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons d'autre mire<sup>1</sup> de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances<sup>2</sup> du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police<sup>3</sup>, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là ou, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice<sup>4</sup>, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions plutôt appeler sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies<sup>5</sup> en ceux-cy, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant<sup>6</sup>, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres<sup>7</sup>, en divers fruits de ces contrées là sans culture. Ce n'est pas raison<sup>8</sup> que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout étouffée. Si est-ce que<sup>9</sup>, partout où sa pureté reluit, elle fait merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises*

**NOTES :**

1. Mire : Instrument de réglage optique, ici « critère »
2. Usances : Usages
3. Police : Institution, forme de gouvernement
4. Artifice : Technique
5. Abâtardies : Corrompues, détériorées
6. « Si » a le sens de « pourtant » : il y a redoublement du sens
7. A l'envi des nôtres : Capables de concurrencer les nôtres.
8. Ce n'est pas raison que : Il n'y a pas de raison pour que...
9. Si est-ce que : Pourtant

TEXTE 2 : LA DECOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

Explication linéaire n °2 – p. 124-126 (l. 406-434) - Livre III, chapitre VI : "Des **COCHES**"

Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons<sup>1</sup>, les Sibylles<sup>2</sup>, et nous, avons ignoré celui-ci jusqu'asture<sup>3</sup> non moins grand, plein, et membru<sup>4</sup> que lui : toutefois si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend encore son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron<sup>5</sup>, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice<sup>6</sup>. Si nous concluons bien de notre fin, et ce poète<sup>7</sup> de la jeunesse de son siècle, cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière, quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie; l'un membre sera perclus<sup>8</sup>, l'autre en vigueur. Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; si ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité<sup>9</sup>. La plupart de leurs réponses, et des négociations faites avec eux, témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence. L'épouvantable<sup>10</sup> magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruits, et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formées en or ; comme, en son cabinet<sup>11</sup>, tous les animaux qui naissaient en son état et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages, en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie<sup>12</sup>.

NOTES :

1. *Démons* : divinités antiques, malveillante ou non
2. *Les Sibylles* : dans l'Antiquité, prêtresses légendaires d'Apollon auxquelles on prêtait des pouvoirs de divination.
3. *Asture* : à cette heure
4. *Membru* : dont les membres sont épais et fort
5. *Giron* : Partie du corps allant de la ceinture aux genoux, chez une personne assise. 2. **LITTÉRAIRE** Milieu qui offre un refuge.
6. *Sa mère nourricière* : la nature
7. Ce poète : Montaigne fait ici référence à Lucrèce qu'il a cité précédemment
8. *Perclus* : qui ne peut bouger
9. *Magnanimité* : grandeur d'âme, noblesse
10. *L'épouvantable magnificence* : étonnante, impressionnante
11. *Cabinet* : musée
12. *Industrie* : activité artisanale